

Michel del Castillo

Tanguy

Extrait de Tanguy Chapitre 3.

©Editions GALLIMARD

*Michel del Castillo est né à Madrid en 1933. Toute sa petite enfance, jusqu'en mars 1939, il la passe dans sa ville natale, auprès de sa mère, journaliste républicaine. La guerre civile, avec ses horreurs, constitue sa première et décisive expérience. En 1939, après la victoire des armées franquistes, il suit sa mère en exil et mène avec elle l'existence précaire des émigrés politiques. Au début de 1940, il est, toujours avec sa mère, interné au camp de Rieucros, près de Mende, où sont détenues des centaines de femmes, en majorité des étrangères et des militantes politiques françaises. La guerre ne se terminera pas pour lui avec la victoire des Alliés, puisque, rapatrié en Espagne, il se retrouvera, de 1945 à 1949, dans un centre de redressement pour mineurs, à Barcelone, l'Asile Duran, de sinistre mémoire. C'est seulement en 1953 que, franchissant clandestinement la frontière, il retrouvera sa patrie et sa famille paternelle. Il reprendra alors ses études, Lettres et Psychologie, et publiera son premier roman, **Tanguy**, qui remporte un large succès avant d'être traduit en près de vingt-cinq langues. Il ne cessera plus, dès lors, d'écrire, suivi par un public fidèle, et sera plusieurs fois couronné par des prix*

« - Mais nous n'avons rien fait de mal ! protesta-t-il.

- Je le sais, mon Tanguy. Mais la question n'est pas là.

- Qui nous a dénoncés ?

- Ton père.

Tanguy maîtrisait mal ses larmes... Il haïssait tout le monde à ce moment : son père, sa mère, les gendarmes, le patron de l'hôtel. Il en voulait à toutes les grandes personnes, car toutes les grandes personnes semblaient lui en vouloir, à lui qui n'avait que sept ans.

- C'est pas vrai, gémit-il.

- Si, c'est vrai. L'inspecteur est un socialiste. Il m'a tout dit.

Tanguy détestait moins son père pour sa lâcheté misérable qu'il n'en voulait à sa mère de lui apprendre cette lâcheté. Il lui semblait qu'elle n'aurait pas dû, qu'elle n'avait pas le droit de lui faire autant de mal. Il se mordit les lèvres, prit la petite valise et la suivit. On lui avait mis des menottes, qu'elle essayait de dissimuler dans ses manches.

Le camp de concentration où Tanguy fut emmené avec sa mère était situé dans le midi de la France. Il n'avait jamais vu de lieu pareil et se l'était imaginé différent. Au vrai, ce n'étaient que quelques baraques en bois, rongées d'humidité, et entourées de fil de fer barbelés.

C'était un camp « spécial ». La plupart des internées – il n'y avait pas que des femmes – étaient « juives » ou « détenues politiques ». Pourtant il avait entendu dire qu'il y avait aussi quelques « prostituées ».

Les prisonnières firent un mauvais accueil à Tanguy et à sa mère. En entrant dans la baraque des Espagnoles, Tanguy aperçut quelques visages hagards, très pâles, très maigres. Des rires fusèrent d'un peu partout. Tout était dans le noir et l'on ne pouvait distinguer ce qu'il y avait au fond de la baraque. On entendait des voix, mais sans pouvoir discerner de visages.

- Tiens, un manteau de fourrure ! C'est une capitaliste, ça !

- T'en fais pas. Elle restera pas longtemps ici, celle-là !

Une femme aux yeux fiévreux, aux cheveux décoiffés, vint à leur rencontre et s'inclina avec cérémonie :

- Madame, c'est pas le *Ritz*, ici. Mais nous essaierons de vous loger convenablement, vous et Monsieur votre fils. Nous avons une chambre donnant sur le jardin, avec une salle de bains attenante.

Les rires redoublèrent, des rires grossiers. Tanguy cacha sa tête dans la jupe de sa mère. Il avait le cœur gros, mais ne voulait pas que les femmes le vissent pleurer. Il se sentait las. Il songeait à Tom, à Robert, à son père. Il réussit néanmoins à se maîtriser, ne voulant pas offrir à ces femmes le régal de sa douleur. Il suivit sa mère. Elle installa sa petite valise sur une paille. Leurs châlits étaient superposés. Tanguy se coucha tout habillé et s'endormit.

De ces huit mois passés au camp, Tanguy ne devait guère conserver de souvenirs précis. Les jours étaient pareils. On était réveillé par les cris des prisonnières qui s'insultaient, se bagarraient, juraient, blasphémaient. Aussitôt, on avait faim. C'est le souvenir le plus net que garde Tanguy : la faim. Toute la journée il rêvait d'un peu de nourriture. Il attendait le moment où les « gamelleuses » viendraient d'en bas, apportant la grande marmite fumante. Mais, après avoir avalé ce liquide jaune et rouge qu'elle appelaient la « soupe », on avait plus faim encore.

Tanguy ne se plaignait pas. Il savait que sa mère aussi avait faim. Il restait étendu sur sa paille de longues heures. Il dormait beaucoup, mais était néanmoins toujours fatigué, apathique. Sa mère écrivait auprès de lui. Elle écrivait des centaines de pages. Autour d'elle les autres « détenues » s'insultaient et l'insultaient sans répit.

Elles la détestaient, la traitaient de capitaliste, de « bourgeoise », de « vendue », se moquaient parce qu'elle écrivait ou lisait des livres.

Tout le monde s'ennuyait. Les femmes passaient leurs journées à remâcher leur faim, leur manque de liberté. A bout de nerfs, elles se battaient parce qu'elles n'avaient rien de mieux à faire. Se sentant abandonnées de tous, ignorant ce qu'elles allaient devenir, leur misère était extrême. Elles étaient maigres à faire peur, couvertes de poux, de vermine.

Les surveillantes ressemblaient aux miliciennes dont Tanguy gardait un souvenir imprécis. Leurs façons étaient grossières. Elles s'ennuyaient autant que les prisonnières.

C'est pourquoi elles passaient leurs journées à persécuter les détenues. C'était leur seul passe-temps.

Rachel, une communiste allemande, était une grande femme blonde aux yeux bleus, dont le sourire était un réconfort. Elle était devenue l'amie de Tanguy et de sa mère. Tanguy l'admirait. Rachel parlait plusieurs langues étrangères, connaissait des contes magiques où il était question de gnomes et de fées. Elle était artiste aussi, et dessinait à l'encre noire sur de petits morceaux de carton tout ce qui s'offrait à son regard : les baraques, les « gamelleuses » qui montaient la « soupe », les « surveillantes » qui passaient la revue, les proches forêts de sapins. Tanguy restait assis de longues heures auprès de Rachel. Il aimait la voir travailler : sur le carton blanc l'encre noire recréait le camp à petites touches. Mais Rachel était trop indulgente. Elle peignait un camp de concentration sans rapport avec la réalité, où les baraques ressemblaient à des maisons de poupée, les prisonnières à des écolières très sages. La mère de Tanguy lui en faisait le reproche :

- Vous êtes bien optimiste, ma bonne Rachel. Si les journaux publiaient vos dessins, ils pourraient titrer : « Voyez comment nos internées se plaisent dans nos camps... »

Rachel répondait en souriant :

- Vous savez, toute chose peut être vue de bien des façons. Il y a du bon en toute chose. Même dans un camp. Le tout, c'est de savoir l'y discerner. Pour moi, voyez-vous, c'est presque une chance d'être ici. J'ai réussi à échapper aux camps nazis. Ceux-là sont moins drôles, je crois.

Tanguy demanda, une nuit, à sa mère « pourquoi » Rachel était là, ce qu'elle avait bien pu faire. Sa mère lui répondit que c'était « une Juive » et que les Allemands persécutaient « les Juives ». Tanguy en éprouva de la peine. Car il savait Rachel bonne et généreuse.

De l'extérieur du camp certaines organisations venaient apporter quelques secours aux prisonnières : les protestants distribuaient des colis à tout le monde sans distinction de race ni de religion ; les « Juifs » ravitaillaient les Juifs ; l'aumônier catholique venait dire des messes.

De cette répartition Tanguy et sa mère furent écartés par les internées. Tanguy regardait chaque samedi ces colis passer de main en main sans s'arrêter à lui. Il lui arrivait alors de pleurer. Mais bientôt, la situation changea grâce à Rachel. Elle en parla à un rabbin, qui dès lors apportait chaque semaine un gros colis pour l'enfant. C'est ainsi qu'une fois par semaine il put désormais manger du chocolat, des biscuits, du fromage. Sa mère ne voulait toucher à rien de ce colis. Elle prétextait qu'elle n'avait pas faim, ne se sentait pas bien... Tanguy savait que sa mère se privait pour lui. Il en éprouvait du remords.

L'hiver arriva. Un hiver rude. Il neigeait. Le ciel était gris, les flocons de neige blanchissaient l'air aussi bien que la terre. Tanguy passait ses journées enveloppé de sa couverture. Il avait froid. Il se serrait contre sa mère ou contre Rachel. Celle-ci lui avait tricoté un pull-over. Mais le froid était si vif qu'il tremblait quand même de tous ses membres et claquait des dents.

Il était devenu un enfant renfermé, maussade. Sa mère lui disait qu'il était insupportable, et elle avait sûrement raison. Il ne parlait que rarement, dissimulait ses intimes pensées, ne se livrait plus qu'avec difficultés et comme à contrecœur. Il continuait cependant d'aimer sa mère par-dessus tout. Elle demeurait pour lui la plus intelligente et la plus belle de toutes les femmes. Mais quelque chose lui manquait. Il aurait voulu qu'elle songeât davantage à lui. Elle avait beau passer ses journées à écrire ou à discuter politique, il

rêvait, lui, d'une petite maison comme celle où il avait vécu aux environs de Vichy, où il pourrait avoir, de nouveau, un chien, un copain et des livres. Il aurait voulu aussi avoir un père et, comme tous les autres enfants, pouvoir faire des « bêtises ». Au lieu de quoi, il traînait de ville en ville parmi la haine et les coups de canon. Il se demandait toujours quand la guerre allait finir et ce que serait la paix.

Il ne trouvait de répit qu'auprès de Rachel qui lui racontait de belles histoires. Il avait trop connu de choses pour croire aux sorcières et aux fées. Mais il aimait les contes. Les contes, pour lui, c'était la paix. Rachel, avec sa voix douce, était une merveilleuse « conteuse ». Elle savait s'arrêter à l'endroit le plus pathétique de son récit, et le cœur de Tanguy cessait alors de battre. Il souffrait lorsque Blanche-Neige somnait dans le sommeil et s'épanouissait lorsque le Prince venait la réveiller pour l'épouser. Tanguy avait besoin de croire aux contes. En ce merveilleux monde imaginaire, il lui semblait communier avec tous les enfants de la terre. Par les récits de Rachel il devenait un enfant pareil aux autres : ce dont il avait le plus constant besoin.

Sa mère tomba malade. Elle toussait, ne pouvait s'étendre la nuit, car elle croyait étouffer pendant ses accès de toux. Elle restait alors assise sur sa paille, tremblant de froid et de souffrance. Une sueur glaciale couvrait le front. Tanguy la regardait avec angoisse. Il ne savait pas très bien prier, car on ne lui avait guère appris, mais priait tous les soirs. Il demandait au Bon Dieu de ne pas le priver de sa mère, et se disait que, puisqu'il n'était qu'un enfant, le Bon Dieu écouterait sûrement sa prière. Mais, malgré son espoir, la mauvaise santé de sa mère empirait. Un jour, elle ne put se lever. Le soir même, elle était transportée à l'infirmerie. Tanguy n'avait entendu qu'un mot : « pleurésie ». Mais la vie lui avait appris à juger vite de la valeur des termes. Aussi se prépara-t-il au pire. Il transporta ses petites affaires auprès de Rachel, qui le fit coucher près d'elle. Elle le dorlotait, le gâtait. Comme il lui arrivait de pleurer la nuit et de ne pouvoir s'endormir, elle lui racontait des histoires si belles et si longues qu'il s'engourdissait avant d'en connaître la fin...

Deux fois par semaine il lui était permis de se rendre à l'infirmerie pour voir sa mère. Il y allait accompagné de Rachel. A cette occasion celle-ci le coiffait soigneusement. Il avait de beaux cheveux noirs, ondulés, très longs. Rachel peignait ses boucles et lui faisait une raie. Ils partaient pour l'infirmerie. C'était une baraque en tout semblable aux autres. Mais les lits y remplaçaient les paillasses, pareils à ceux des hôtels avec des draps et des couvertures.

Dans un de ces lits gisait sa mère. Le blanc de son visage se fondait dans la blancheur des draps. On n'y voyait vivre que ses deux yeux, très grands et très noirs. Tanguy s'asseyait près d'elle et lui tenait la main. Elle s'efforçait de parler, lui prodiguait des sourires. Mais ces tristes sourires ne faisaient qu'augmenter la sourde douleur de Tanguy. Lorsqu'il partait et regagnait la baraque des « détenues politiques », il avait le cœur très lourd. Mais il n'en disait rien à personne et s'empêchait de pleurer. Il se sentait mal, tout simplement. Il lui arrivait de frissonner alors qu'il n'avait pas froid ou bien de transpirer alors que les prisonnières tremblaient de froid.

Quelques-unes étaient d'ailleurs devenues très bonnes pour lui. Elles ne l'insultaient plus ni ne l'appelaient « capitaliste ». Elles lui demandaient avec douceur des nouvelles de sa mère et lui prodiguaient des sourires. Mais il n'aimait ni leurs sourires ni leurs questions ; il restait assis auprès de Rachel qui, inlassablement, continuait à peindre de ravissantes petites baraques couvertes de neige ; des baraques qui, à n'en pas douter, étaient habitées par de charmantes poupées.

- Tanguy. Prépare tes affaires. Ta mère va être transférée à l'hôpital de Montpellier et tu vas partir avec elle. Dans une demi-heure.

C'était une surveillante qui parlait ainsi. Tanguy baissa la tête. Il se mit à rassembler ses quelques affaires, puis alla vers Rachel. Il lui sembla que la jeune femme était pâle et avait les yeux rouges. En tout cas, sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec une précipitation insolite.

- Au revoir, Rachel... (Il hésita, puis lui mit ses bras autour du cou et l'embrassa.) Je t'aime bien, tu sais...

- Je sais, Tanguy. Soigne-toi. Sois gentil avec ta maman. Elle n'est pas très bien. Il faut que tu sois un homme.

Il y eu un silence. Enfin Rachel tendit une enveloppe à Tanguy avec un tendre sourire :

- Tiens. Prends cela en souvenir de moi.

- Qu'est-ce que c'est, Rachel ?

- Quelques dessins. Comme cela, quand tu les regarderas, tu penseras à Rachel.

- Je ne t'oublierai jamais, Rachel. Tu sais, au fond, je t'aime presque autant que ma Maman.

Ils ne se dirent rien d'autre. Tanguy garda les dessins, prit ses affaires et quitta la baraque sans détourner les yeux. Il avait le cœur gros. Il sentait peser sur sa nuque le regard désespéré de Rachel. Il savait que s'il tournait la tête, il éclaterait en sanglots. Il ne le fit donc pas. Il monta dans l'ambulance. Sa mère y était étendue sur une civière, très pâle. Derrière lui la porte de l'ambulance se referma. Il colla son nez à la vitre arrière. Le camp était enseveli sous la neige. Derrière une fenêtre un mouchoir s'agita. Il devina que c'était Rachel, essuya une larme, s'assit auprès de sa mère, puis se blottit dans un coin, car il avait froid.

Extrait de Tanguy Chapitre 3.

©Editions GALLIMARD